

continué à soutenir notre attaque, seulement dans la partie montagneuse; c'était pour couvrir la retraite du reste.

C'est au plus fort de la lutte de notre cavalerie qu'est arrivé Pouragan, qui a permis à l'ennemi de fuir. Il y a eu là une belle scène: les Autrichiens ont fait venir à leur secours, sur ce point, trois batteries de fusées qui se sont mises à envoyer sur notre cavalerie une pluie de ces saletés. Nous étions à environ 3,500 mètres, juste par le travers de cette artillerie d'un genre particulier. L'empereur a fait placer devant nous deux batteries de la garde, qui, de la hauteur, ont envoyé leurs boulets sur messieurs les fusiliers, qui ne s'attendaient pas, à cette distance, à être atteints. Les batteries de ces messieurs étaient presque désorganisées quand est arrivé l'orage.

(Constitutionnel.)

On a demandé, dit le Salut public de Lyon, dans tous les bataillons de chasseurs, des hommes pour compléter les cadres des régiments de zouaves. A Lyon, dans un seul bataillon, il s'est présenté 75 hommes de bonne volonté, presque tous sous-officiers, qui renonçaient ainsi volontairement à leurs galons. Ce fait mérite d'être cité.

On compte parmi les plus gravement blessés, du côté des Autrichiens, le lieutenant-major Stadion et le prince de Lichtenstein, soignés tous deux dans la maison du curé de Volta, parce qu'il était dangereux de les transporter à Brescia.

Sous la date du 28 juin, on écrit de Mayence:

Depuis quelque temps, on remarque une grande froideur entre les officiers prussiens et autrichiens. Cette froideur s'est traduite entre les soldats des deux pays, au moment où nous écrivons, en une rixe sanglante dans une brasserie.

Les soldats autrichiens accusaient les Prussiens de trahir la patrie allemande en ne se joignant pas à eux, et les traitaient de traitres. De leur côté, les Prussiens répondaient que c'était aux Autrichiens à ne pas se laisser battre par les Français. Des paroles, on en vint aux coups, les sabres furent tirés, et il a fallu l'intervention de la gendarmerie, venue en force imposante, pour ramasser les blessés et mettre en prison les plus mutins de la société.

Il y avait un grand nombre de militaires dans la brasserie au moment de la rixe, et l'événement a produit une grande sensation dans la ville.

On écrit de Camp, le 28 juin: Les populations ont prodigué tous les soins possibles aux blessés. Brescia s'est distinguée; toutes les personnes qui avaient des voitures et des charriots de toute espèce les ont mis à la disposition de l'armée. Le corps sanitaire est au-dessus de tout éloge. Il a fallu, outre nos blessés, nous occuper des blessés autrichiens. On avait fait inviter le quartier-général autrichien à faire enlever ses blessés qui étaient restés sur le champ de bataille: il a refusé. Ce fait honteux atteste l'impossibilité et le peu de sollicitude que l'on a pour les soldats. Les troupes autrichiennes se sont retirées complètement démoralisées. Assurément elles ne seront pas encouragées en voyant que l'on ne prend pas soin des blessés.

On embarque en ce moment, à Marseille, une grande quantité de wagons et de locomotives, qui sont expédiés en Italie, sans doute pour remplacer ceux que les Autrichiens auront enlevés ou détruits sur quelques points des lignes ferrées.

L'article suivant d'un journal très répandu de Londres montre quelles sont les dispositions des masses en Angleterre. On lit dans le Weekly-Dispatch du 27 juin:

Les ouvriers employés chez MM. Barklay, Perkins et Co, présentent leurs très empressés compliments au lieutenant-feld-maréchal Urban, et réclament, s'il daigne favoriser Londres de sa présence, l'honneur de sa visite.

Le maréchal Haynau, que le feld-maréchal Urban doit se rappeler, a pris un grand intérêt aux travaux de la brasserie, et les ouvriers seraient enchantés de renouveler les civilités qui ont fait de la visite de cet officier célèbre un événement européen.

Pour comprendre cette dernière phrase il faut se rappeler l'expulsion honteuse du persécuteur de la Hongrie de l'établissement de MM. Barklay et Perkins, lorsqu'il se présenta, dans un voyage qu'il fit à Londres, pour visiter les travaux de cet établissement.

Un journal de Barcelone contient une nouvelle dont la coïncidence est assez singulière:

La duchesse de Solferino, comtesse de Fuentes et Centellas, possédant la grandesse d'Espagne de première classe, est morte à Barcelone au moment même où la bataille était livrée sur les bords du Mincio. La duchesse de Solferino a donné le jour à un fils une heure avant de rendre le dernier soupir.

Un mariage aristocratique vient d'être célébré à Paris. La future a trouvé dans sa corbeille de noces, parmi de magnifiques bijoux, un chapelet dont chaque grain était un diamant. Pendant la cérémonie nuptiale, elle a dit son chapelet avec beaucoup de dévotion, puis, le remettant au prêtre: «Voilà, dit-elle, mon offrande pour les pauvres!»

Le doyen d'âge de tous les végétaux du Jardin des Plantes, l'ACACIA planté en 1635 par Vespasien Robin, arboriste du roi Louis XIII, est cette année encore plein de vigueur et de sève. C'est de cet individu, plus de deux fois centenaire, que sont sorties les graines qui ont commencé à repandre en France un des arbres les plus agréables et les plus utiles. Aussi Linnée lui donna-t-il le nom de Robinier, en mémoire du service rendu par Robin qui l'a cultivé le premier en Europe.

On écrit des bords du Rhin (France): Douze fonctionnaires ou notables de la petite ville de Seltz s'étaient rendus, le dimanche

26 juin, suivant les habitudes du pays, à Rastadt, forteresse fédérale du grand-duché de Bade.

Après avoir passé quelques heures dans les brasseries ou jardins publics, ils se disposaient à repasser le Rhin, quand des patrouilles autrichiennes sont venues les arrêter brutalement, sans explication aucune, et, après avoir chargé ostensiblement les armes, les ont conduits au château, dans un corps-de-garde autrichien. Quatre de ces messieurs, prévenus par des Badois, ont pu se dérober à cette inexplicable mesure: huit d'entre eux sont restés jusqu'à minuit dans le château et ont été conduits, alors seulement, dans la prison ordinaire, sous escorte badoise.

Interrogés le lendemain par le juge d'instruction, ils ont appris qu'ils étaient accusés d'avoir embauché des soldats autrichiens.

En présence des énergiques protestations de nos nationaux, hommes honorables, bien connus à Rastadt, sous l'influence des démarches du ministre de France à Carlsruhe, prévenu par l'autorité française, on a relâché les prisonniers: les uns après vingt-quatre heures, les autres après quarante-huit heures de détention.

Pour expliquer cet acte d'inhospitalité, cette arrestation faite brutalement par des soldats autrichiens en pays neutre et ami, il faut ajouter que, dans la journée, 28 soldats d'origine lombarde avaient manqué à l'appel: 8 avaient pu passer en France, et les autres n'avaient cédé qu'à la force.

Nos nationaux n'ont eu qu'à se louer des autorités badoises, qui, malheureusement, sont intervenues très tard, bien qu'elles fussent en devoir de protéger ceux qui se croyaient en sûreté sur leur territoire; ils ont eu beaucoup à se plaindre des brutalités et des injures des militaires autrichiens, qui semblaient vouloir se venger ainsi des victoires de nos armées et des tentatives de désertion de leurs propres soldats!

On se fera facilement une idée des services que l'oiseau peut rendre à l'agriculture en songeant que la fauvette babillarde consomme au moins deux cents insectes par jour. Vingt mouches de maison ne sont pas trop pour un de ses repas, et au bout d'une demi-heure, elle est en état de recommencer son festin. Du reste, elle n'est pas difficile sur le choix des mets; elle s'accommode de moucheron de toute espèce, et si elle ne s'attache pas aux gros coléoptères munis d'une forte cuirasse, c'est que la nature ne lui a pas donné des armes en rapport avec son courage et sa voracité.

Mais l'appétit de la fauvette n'est rien si on le compare à celui du martinet. Ce roi des hiron-

delles passe toute sa journée dans les airs, sans s'arrêter, sans se reposer un instant, et, depuis le lever du soleil jusqu'au soir, il poursuit et dévore sa proie, détruit sans peine dix fois plus de moucheron que la fauvette, surtout quand il a des petits à élever. Il donne même la chasse aux guêpes, aux frêlons et à toute cette race pillarde armée d'un aiguillon venimeux.

Lorsque la rosée ou le froid du matin ne permet pas aux insectes d'aller folâtrer dans l'espace, et les tient blottis sur les murailles des maisons, le martinet, en oiseau d'esprit, a recours à la ruse pour les attraper. A l'aide de petits crochets dont ses ongles sont garnis, il se cramponne aux pierres et surprend les paresseux au chaud du lit. Pour lui, pas de repos, chaque moment de sa vie est marqué par une hécatombe d'éphémères.

Les oiseaux mêmes qui paraissent exclusivement organisés pour vivre de graines ne dédaignent pas les insectes. Le pinson, le chardonnet, le bruant, l'ortolan et ce pauvre moineau, si calomnié par la malveillance, renoncent au régime des légumes aussitôt que le premier papillon sort de sa chrysalide.

Armés d'un bec aigu, tranchant, bien trempé, faisant l'office de hache, de coin et de scie, les fringiles (pinson, moineau) s'attaquent non-seulement aux chenilles, mais aux coléoptères les plus redoutables. Le hanneton, avec son bouclier noir et son haubert marron, ne peut se défendre contre eux.

Cet insecte, on le sait, craint la chaleur excessive et ne voyage qu'au crépuscule, comme les gens de bon ton, pour ne pas se fatiguer la vue. Après une courte promenade, il se fixe sur le cerisier le plus vert ou le mieux fleuri, pour souper, dormir à son aise et faire la grasse matinée. Le moineau, qui connaît parfaitement ses habitudes de fainéantise, va le chercher à domicile dans sa retraite verdoyante, entre sans cérémonie, saisit le glouton au milieu de son repas pantagruélique, et le punit de sa gourmandise par une mort bien méritée. — Dr Sperling.

Excellentes montres d'or, garanties 4 ans, de la maison LAURANT, de Paris, un des premiers établissements de confiance qui, ayant sa fabrication particulière, peut offrir sur tous les prix marqués, une diminution de 10 francs par montre d'or et 8 francs par montre d'argent aux personnes qui achèteront à terme, et un rabais de 15 francs par montre d'or et 10 francs par montre d'argent à celles qui paieront comptant. S'adresser à M. DEHOORNE, rue du Chemin-Vert, 33, à Roubaix. (1549 - H. 5073)

KARMESES.

Dimanche 10 juillet.

Annappes, Comines, Erquinghem-Lys, Fromelles, Lesquin, Lille paroisse Saint-André, Saint-André-lez-Lille, Vendeville, Wavrin.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

IMPRIMEUR TYPOGRAPHE.

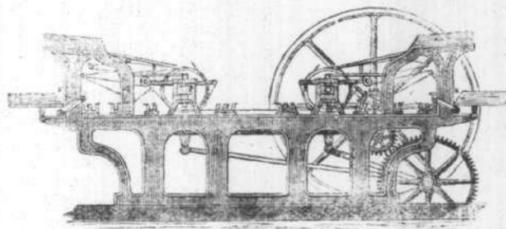
On demande un bon imprimeur typographe, chez J. REBOUX, 20, rue Neuve, à Roubaix.

AVIS AUX FILATEURS.

Une grande partie de POTS EN TOLE (occasion) de 16 centimètres sur 93, à vendre chez M. LEULLIETTE, fabricant de pots pour filatures, rue de la Monnaie, 27, à Lille. (1560)

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES

exécutées à la presse mécanique.



J. REBOUX

IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE

20, RUE NEUVE

ROUBAIX.

«Poursuivez le yacht!» ajouta-t-il.

Le yacht se dirigeait vers l'île de Capri, quel que peu contrarié par le vent; la chaloupe l'atteignit bientôt, soit qu'elle fût plus fine voilière ou mieux conduite.

«Chargez les pièces!» ordonna notre Anglais. Et la chaloupe décrivit un demi-cercle autour du yacht pendant qu'il faisait une nouvelle manœuvre.

«Feu!» dit-il.

Tandis que l'orchestre jouait une marche napolitaine à bord du yacht, la société qui le montait témoigna, par de vifs applaudissements, sa satisfaction de ce salut.

Mais cette démonstration parut ne pas convenir au jeune Anglais. Le visage couvert d'une de ses mains, il enfouça, de l'autre, son chapeau jusqu'aux yeux.

En passant à côté du yacht, il examina de près ce qui l'intéressait et sans que personne pût voir sa figure, grâce à sa main, qui lui servait de masque.

«C'est elle, murmura-t-il; mon Dieu, c'est bien elle!»

«Il nous salue avec ses canons, disait-on à bord du yacht; mais il n'ôte pas seulement son chapeau. C'est une singulière politesse.

«Tous les Anglais sont originaux.»

Sans s'inquiéter davantage du yacht, la chaloupe continua sa route, et, bien avant dans la soirée, elle arriva au môle et aborda à Ponté-Nuovo.

Au milieu de la luxuriante richesse de cette contrée magnifique du Sud, notre jeune Anglais avait découvert une jeune fille du Nord, un modeste miosotis d'un froid hémisphère.

Exclusivement occupé d'elle, il n'avait pas remarqué le reste de la société.

«C'est elle!» s'était-il écrié.

Une simple fleur d'azur du Nord couronnait pour son cœur la belle nature de Naples.

En abordant à Ponté-Nuovo il s'écria: «Bella Napoli!»

L'NI

LA CAPELLERA MAGGIORE DE LA REGINA
MARI-CAROLINE.

Portez là mes effets, dit-il à quelques rameurs, en leur indiquant un des palais qui avoisinent la mer. Demandez Léonardo Mariconi, le maître de la maison. S'il veut savoir qui vous envoie, répondez, seulement: Open the door! (ouvrez.) La chaloupe restera au nord du môle; un seul homme demeurera aposté ici pour le cas où j'aurais un ordre à donner. M'avez-vous compris?

«Oui, monsieur le lieutenant.

«Toi, tu me suivras,» dit-il alors à l'un des hommes de l'équipage, robuste gaillard au visage frais et ouvert, et qui différait des autres par le costume.

Sans faire attention aux nombreux groupes bigarrés qui se croisaient autour de lui, l'étranger se dirigea rapidement vers le dernier bastion du château-fort.

Castellé-Nuovo est entouré par le Largo del Castello, l'un des plus beaux marchés de Naples. Notre voyageur arriva sur cette place, du côté où elle est ornée d'allées magnifiques.

Au moment de pénétrer dans une de ces allées, il dit à son compagnon:

«Tu me suivras à une certaine distance, sans me perdre de vue. Entends-tu?...»

«Oui.»

Alors il se mêla aux promeneurs, tout en

comptant les arbres d'un côté de l'allée. Arrivé au vingtième, il s'arrêta.

Il ne resta pas longtemps seul. Un vieillard à la barbe noire, coiffé d'un chapeau blanc pointu et enveloppé d'un manteau court, brun foncé, l'aborda, en lui disant:

«Excellence, il est sept heures.

«Moins cinq minutes.

«C'est bien le mot d'ordre.

«Où me conduisez-vous?

«Venez.

«Marchez devant, je vous suivrai.»

Ils se dirigèrent vers le palais royal.

A leur arrivée, notre Anglais fut introduit dans une grande salle d'audience et il se trouva bientôt en face du général Acton, qui, depuis la retraite du marquis Tonucci, l'avait remplacé dans le premier poste de l'Etat.

Le chevalier Acton, d'origine anglaise, était doué d'une bonne tête et d'un caractère inébranlable; il dirigeait les affaires dans un esprit monarchique. Faveur de la reine Marie-Caroline, fille de l'impératrice Marie-Thérèse et sœur de l'infortunée Marie-Antoinette, reine de France, il gouvernait d'une manière absolue dans les intérêts de la souveraine. Le faible Ferdinand IV s'occupait plus de pêche et de chasse que des affaires publiques.

L'amour de la patrie était un des leviers de la politique dominante des Deux-Siciles. Marie-Caroline était Autrichienne; Acton était Anglais: de là, une politique anglo-autrichienne, ou, en d'autres termes, bonne intelligence avec tous ceux qui haïssaient la France.

Quand Acton eut parcouru les dépêches que notre Anglais lui avait remises, il arrêta sur lui un regard sérieux et scrutateur.

«Votre nom est Benowski?

«Pour servir Votre Excellence.

«Vous êtes encore tout jeune, monsieur le lieutenant.»

Celui-ci ne répondit rien, mais regarda résolument le général en face.

«Vous ne savez pas pourquoi vous avez été envoyé ici? reprit Acton.

«Hier soir, j'ai été mandé auprès de l'amiral. Il m'a déclaré que j'aurais à quitter l'escadre aujourd'hui au lever du soleil pour me rendre à Naples. Votre logement, a-t-il ajouté, est préparé à l'hôtel Mariconi, tout près du port, et l'hôtelier vous reconduira à quelques mots convenus; ensuite vous irez au Largo del Castello, et vous vous arrêterez au vingtième arbre de l'allée; là, un jeune homme en manteau brun et en chapeau pointu vous adressera certaine phrase, et vous le suivrez après vous être convaincu de son identité.

«L'amiral n'a rien ordonné de plus?

«Il m'a remis les dépêches pour Votre Excellence.

«Pas autre chose.

«Il m'a ordonné de prendre toutes les mesures de précaution nécessaires pour une expédition importante.

«Et qu'avez-vous fait sous ce rapport?

«J'ai laissé la chaloupe au môle et un homme sur le rivage, et je me suis fait suivre à quelque distance par un autre.

«Mais vous portez votre uniforme; c'est déjà une imprudence.

«Je croyais que l'uniforme anglais était respecté à Naples.

«Rien n'y est en plus haute estime, et cependant... Mais vous ne connaissez pas Naples!

«Y ferai-je un long séjour?

(La suite au prochain numéro.)